

Matić, Ljiljana

Le point d'impact des traductions serbes des auteurs québécois au plan socioculturel, historique et psychologique

In: *Canada in eight tongues : translating Canada in Central Europe*. Kürtösi, Katalin (editor). 1st edition Brno: Masaryk University, 2012, pp. 237-247

ISBN 978-80-210-5954-2

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/digilib.81942>

Access Date: 08. 04. 2025

Version: 20250404

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

Ljiljana Matić

Université de Novi Sad, Serbie

Le point d'impact des traductions serbes des auteurs québécois au plan socioculturel, historique et psychologique

Résumé

La traduction est une forme de l'activité humaine nécessaire dans la communication entre les gens qui ne parlent pas la même langue et qui désirent recevoir le message en dépassant la barrière linguistique. La littérature source et la littérature cible, voire celle qui envoie un message et celle qui le reçoit, établissent un rapport d'interaction car le choix de l'ouvrage à traduire dépend des intérêts mutuels entre l'émetteur et le récepteur du message. Ezra Pound remarque avec raison que « la littérature tire sa vie de la traduction » et à notre avis le XXI^e siècle sera un grand siècle de la traduction car de nos jours les frontières entre les petites et les grandes littératures s'effacent de plus en plus. Nous allons analyser l'influence des auteurs contemporains québécois sur la littérature serbe à cause de leur origine, de leur point de vue historique, politique, socioculturel et psychologique, en nous limitant aux ouvrages que nous avons traduits depuis 1990.

Abstract

Translation is a form of human activity necessary in communication between people who do not speak the same language and who wish to receive a message beyond the language barrier. The source literature and target literature, or the one that sends the message and the one that receives it, establish a relationship of interaction because the choice of work to be translated depends on the mutual interests between the transmitter and the receiver of the message. Ezra Pound quite rightly comments that "literature lives on translation" and we think that the twenty-first century will be a great age of translation because nowadays the boundaries between small and large literatures are fading more and more. We will analyze the influence of contemporary Quebec writers on Serbian literature because of their origin and their historical, political, socio-cultural and psychological point of view, limiting ourselves to the work we have translated since 1990.

La traduction est une discipline aussi ancienne que nécessaire pour la compréhension entre les peuples parlant différentes langues et nous savons que les scribes de l'Égypte traduisaient déjà les textes. Son utilité est incontestable et c'est avec raison qu'Umberto Eco l'appelle « le langage de l'Europe ». José Lambert pose qu'il est bien connu que la traduction d'une œuvre littéraire « constitue de façon privilégiée un 'contact' entre les systèmes littéraires » (Lambert, 1980: 257). Mais, il est évident que les comparatistes n'ont jamais trouvé la bonne formule pour étudier réellement les traductions et pour les traiter comme des lieux particuliers des « contacts » littéraires. Les chercheurs n'ont pas tenté d'envisager les liens entre une littérature déterminée (la littérature réceptrice) et la manière dont elle sélectionne et assimile les œuvres



étrangères. Il arrive que les règles suivies par les littératures lors de l'adaptation des œuvres étrangères soient analysées selon de telles perspectives. Mais les parallélismes entre adaptations et traductions se sont généralement révélés insaisissables, étant donné les distinctions mécaniques entre adaptations et traductions. Nous parlons donc non seulement de la littérature source et de la littérature cible, mais aussi du système de départ et du système d'arrivée. Les comparatistes d'orientation « française » – selon les clichés des années cinquante du XX^e siècle – avaient tendance à limiter l'objet de leur discipline aux contacts entre les littératures nationales. L'attitude positive ou négative du comparatiste dépend souvent de ses liens affectifs avec le système de départ ou avec le système d'arrivée (l'influence des passions politiques et idéologiques); des rapports entre deux pays (relations binaires); de sa focalisation sur un seul ouvrage ou un seul auteur choisis un peu au hasard (sur la base de sympathie personnelle; s'il s'est basé sur les documents dont la représentativité n'est guère discutée). José Lambert souligne que l'étude des contacts littéraires se trouve entre les mains de « douaniers de littératures ». Nous pouvons en conclure que la question des relations littéraires est en grande partie une question de réception, car elle met à nu les principes de tolérance et de préférence des systèmes en état d'interférence.

La traductologie est une science qui a pour but de comprendre la traduction, ses mécanismes et ses difficultés puisqu'elle étudie le processus de traduction. Le traductologue canadien Brian Harris a employé ce terme dans une communication et Antoine Berman et Jean-René Ladmiral sont parmi les premiers à avoir employé ce mot en 1972. La traductologie, en tant que science, étudie le processus cognitif inhérent à toute reproduction (traduction) orale, écrite ou gestuelle, vers un langage, de l'expression d'une idée provenant d'un autre langage (signes vocaux, parole), graphique (écriture) ou gestuelle.

En 1974 le chercheur israélien Itamar Even-Zohar a publié un essai très novateur dans le domaine de la critique de la traduction. Il considère le système entier de la littérature comme le polysystème littéraire et y traite des influences réciproques entre les systèmes nationaux et la relation qui existe entre la littérature traduite et la littérature en général. À l'intérieur de ce polysystème, la littérature traduite forme un sous-système par elle-même caractérisé par deux éléments: 1. les prototextes sont choisis par la littérature cible, voire c'est la culture cible qui décide quels textes peuvent être introduits par la traduction dans les textes publiés chez elle; 2. les métatextes adoptent des comportements spécifiques, voire après qu'une traduction a été publiée, sa vie dans le système de la culture cible est complètement autonome du prototexte, exerce une influence par elle-même, tel tout autre texte. De telles influences qui ont des répercussions sur la culture cible peuvent être d'un type conservateur (quand le système de littérature traduite dans une culture donnée est périphérique) ou novateur (quand le système de la littérature traduite est central dans une culture donnée).

Le fait que, dans une culture donnée, la littérature traduite a une fonction conservatrice ou novatrice dépend de divers facteurs. C'est pourquoi nous nous sommes décidés à envisager le point d'impact des traductions serbes des auteurs québécois au plan socioculturel, historique et psychologique et d'analyser des rapports d'une littérature dite « petite » qu'est la littérature serbe et des *stimuli* externes qui proviennent des ouvrages étrangers traduits. La littérature nationale serbe est périphérique par rapport aux littératures Occidentales, le français est une des langues dominantes dans la littérature générale et pourtant, la littérature québécoise n'a

commencé à jouer un rôle important en Europe qu'après la Deuxième Guerre mondiale. Finalement, mais non moins important, en 1987, nous avons introduit la littérature québécoise comme matière obligatoire à l'Université de Novi Sad, première université en ex-Yougoslavie ouverte à la littérature francophone. Les traductions des ouvrages des auteurs québécois étaient une activité qui se déroulait parallèlement avec notre enseignement de la littérature québécoise, dans le but de rapprocher cette littérature aux lecteurs incapables de lire les textes en français. Pourtant, il n'est pas surprenant que c'est justement à Novi Sad, capitale de la Province autonome de Voïvodine, où depuis des siècles vivent en harmonie 36 ethnies, où l'on pratique 16 confessions et où les six langues sont officiellement employées, que la décision fut prise d'étudier la littérature francophone, voire la littérature québécoise. Dans la culture serbe, le français rivalise depuis toujours avec l'allemand et le russe, mais cette culture est ouverte aux autres cultures aussi et les influences mutuelles et l'interculturalité coexistent facilement.

La nature des frontières entre les littératures nationales ne saurait être ni exclusivement linguistique (Comment poser sur le même pied la littérature française et la littérature québécoise ?), ni exclusivement politiques (Pourtant le sens d'appartenance à une culture spécifique est prononcé aussi bien chez les Québécois que chez les Serbes de Voïvodine).

Évidemment, aucun système littéraire n'existe en vase clos, mais, toutes les littératures ont des contacts avec certaines littératures voisines plutôt qu'avec d'autres. Toute littérature préfère certaines littératures éloignées (dans le temps, dans l'espace) aux littératures réellement voisines. Mais le cas de la littérature serbe et de la littérature québécoise est particulier. Sur le plan socioculturel et politique, la littérature migrante québécoise est marquée par au moins deux noms d'auteurs originaires de Serbie: Négovan Rajic et Ljubica Milićević.

Négovan Rajic est né en 1923, à Belgrade, et rien n'annonçait que sa vie allait se dérouler à la manière des aventures les plus audacieuses des héros des œuvres littéraires. Descendant d'une riche famille distinguée, il avait acquis une éducation fondée sur les meilleures traditions européennes de la pensée philosophique et humaniste. Vu que la liberté représentait pour lui une valeur suprême, il a combattu les envahisseurs lors de la Deuxième Guerre mondiale, mais c'est justement grâce à son esprit inquiet ne supportant pas les contraintes qu'il refusa, en 1945, d'adhérer à la *Jeunesse populaire*. En 1946, il quitte clandestinement le pays en traversant la Mura impétueuse à la nage, dans l'espoir d'atteindre la France, qui était, à ses yeux, depuis toujours, le symbole de la liberté. Il est passé par les prisons, les camps de concentration et les camps pour personnes déplacées. Ce n'est qu'en 1950 qu'il obtient une bourse du Comité pour l'Europe Libre, lui permettant de se munir d'un diplôme d'ingénieur. En 1969, Rajic émigre au Canada et ce n'est que dans le Nouveau Monde qu'il éprouve le besoin d'écrire.

Négovan Rajic s'est fait entendre dans la littérature canadienne relativement tard, en 1979, poussé par une voix intérieure l'incitant à communiquer les pensées qu'il gardait cachées au tréfonds de lui-même. À l'instar de beaucoup de gens confrontés aux difficultés dans la vie, Rajic découvre l'influence salvatrice des souvenirs, où il puise l'énergie nécessaire pour combattre le monde rude de la réalité. En quête de la découverte du mystère existentiel – tout aussi bien dans la réalité qu'en imagination – Rajic ne cesse de se diriger « vers l'autre rive ». *Vers l'autre rive*, c'est aussi le titre symbolique de son roman autobiographique, qu'il avait publié en 2000, et dans lequel il ferme la boucle de son oeuvre, où il envoie au lecteur



son message humaniste dans lequel *le mot*, *l'esprit* et *la liberté* ne sont que trois aspects d'une seule et même chose.

Sa contribution à la littérature, « cette beauté qui sauvera le monde », comme disait Dostoïevski, Rajic donne dans ses œuvres par un aperçu ironique des événements historiques dont le témoin et le participant il était et par une accusation virulente de la Grande Idée répandue par des adeptes du Grand Serrurier. L'écrivain nous apprend qu'il avait participé à la guerre comme *un simple troufion* au bataillon de transmission, portant fièrement son *flingue* juste pour se prouver à soi-même son courage et son patriotisme. Il désigne son engagement comme une *suite de circonstances rocambolesques*, tout en sachant que l'armée n'a jamais été *une colonie de vacances*, mais plutôt *une vie remplie de tracasseries quotidiennes*.

Le traducteur serbe devine facilement que « Le Grand Serrurier » désigne le Président Tito et que le communisme est désigné par « la Grande Idée ». Rajic emploie le jargon militaire et au lieu de dire « simple soldat », il dit « troufion », étymologiquement une déformation du « troupier », mais qui fait penser aussi au « troufignon », à l'anus. En serbe, un simple soldat est désigné par « prašinar », « celui qui est couvert de poussière » ou « qui mange de la poussière » à force de marcher. Le flingue, voire le fusil, se traduit facilement en serbe comme « puca ». Le serbe est plus pittoresque aussi lorsqu'il faut désigner la mauvaise eau-de-vie comme « brlja », le même mot qui signifie « la mare ». Le « mauvais tabac » en serbe devient « krdža », ce tabac fort qui fait pleurer des non-fumeurs et tousser des fumeurs.

Ennemi juré du communisme, Rajic ne pouvait pas s'empêcher d'énumérer, en pédant malveillant, les sigles employés par les adeptes de la Grande Idée: Le *CK* désignait le comité central; le *Medsanbat* était le bataillon médical et sanitaire; l'*agitprop* – la section d'agitation et de propagande; le bureau politique le *politbureau* et le reste à l'avenant. Cette mode était néfaste pour la langue:

Les pensées se réduisaient à des slogans et les noms des institutions à des abréviations lapidaires. Je redoublai de vitesse, comme pour échapper à cette simplification réductrice qui allait réduire notre langue à un dictionnaire d'abréviations. (Rajic 2000: 35)

Nous tenons à souligner que, de nos jours, les jeunes Serbes ont besoin d'explication de significations de mots, car cet emploi ridicule de sigles s'est perdu dans les années '60 du siècle précédant. Pourtant, le mot « doc » est toujours employé pour désigner « docteur » et en serbe il devient « doca ».

En auteur engagé, Négovan Rajic insiste sur le fait qu'au-delà des frontières de la Yougoslavie d'autres hommes ont péri le long de l'Europe et que des trésors d'art inestimables se sont envolés en fumée. « Comment ne pas savoir que les trésors de nos ennemis étaient aussi les nôtres », se demandait-il, répétant le message de Lamartine devant le monument sinistre de la *Tour des têtes chauves*, la Ćele Kula, modeste et carré érigée par des Turcs en 1805, chaque côté faite de 14 colonnes de 17 têtes: « *Qu'ils laissent subsister ce monument! Il apprendra à leurs enfants ce que vaut l'indépendance d'un peuple, en leur montrant de quel prix leurs pères l'ont payée.* »¹

1) Alphonse de Lamartine. *Le Voyage en Orient*, Juillet 1833.



Le peuple, appelé la *raïa*, d'une appellation méprisante désignant la population chrétienne dans l'Empire Ottomane, trop assoiffé de la liberté, n'avait pas retenu la leçon. Il continuait à se révolter contres les *crimes crapuleux* et les avanies des *janissaires*, ses soldats recrutés, du XIV^e au XIX^e siècle, par enlèvement des enfants chez les peuples soumis par les armes et réputés par la férocité envers le peuple dont ils furent issus.

Mais, Rajic admet que l'influence turque dans son pays natal avait eu de bons côtés, lorsqu'il s'agissait des spécialités culinaires. Il parle avec délice du *chich kébab*, le *ćevap* en serbe, un plat de boulettes de viande grillées, ou du *bourek*, une pâte feuilletée, farcie de viande ou de fromage, ou de la *baklava*, un gâteau de pâte feuilletée, farcie de noix râpées et arrosé au sirop à la base de miel et de jus de citron. L'écrivain se souvient avec nostalgie d'une gloriote, ou *tchardak* en turc que son arrière-grand-père avait acheté, ainsi que tout le domaine, en 1868, à l'ancien propriétaire, un Turc qui quitta la Serbie devenue un royaume indépendant.

Comme tout émigrant, Rajic tient à ses racines et glorifie le passé de sa patrie, lorsqu'il compare la Serbie moyenâgeuse, son roi et sa noblesse avec la France de cette époque, en affirmant que les *Très Riches Heures* du Duc du Berry pourraient peindre aussi bien son pays d'origine. Rajic tient à transmettre ses souvenirs d'enfance aux lecteurs étrangers et traduit le nom de la montagne Zlatibor comme « la Montagne aux feuilles d'or ». Quand il parle de sa ville natale, il garde son ton ironique lorsqu'il s'agit d'une des avenues les plus connues en la désignant par « l'avenue du Prince Analphabète », vu le fait que le Knez Miloš était de toute notoriété un illettré. Une ruelle belgradoise, Baba-Višnjina ulica, devient en français « la rue de la Mère-Griotte », le fruit étant aussi un prénom de femme en serbe. « La place de la Balance », c'est la place au centre de Belgrade – Terazije. Le romancier se souvient avec nostalgie du quartier huppé dit « Dedinje » où se trouvait le Lysée du Roi Alexandre I^{er} que Rajic fréquentait et où habitaient les riches Belgradois.

Dans son roman autobiographique au titre symbolique *Adieu Belgrade* Rajic mentionne aussi les intellectuels qu'il avait connu dans sa jeunesse, tels les romanciers Dušan Matić et Ivo Andrić, Prix Nobel serbe, ou bien Ivan Djaïa, académicien et physiologue et biologiste serbe né au Havre.

Ayant quitté sa patrie aimée en quête de liberté de pensée et de vie à sa guise et au moment où Rajic, déjà homme mûr et ferré d'expérience, s'était décidé à écrire pour lutter contre le mensonge – il lui importait toujours que ses écrits aient une âme.

L'œuvre de Négovan Rajic appartient à la littérature migrante, mais elle est aussi bien reçue dans son pays d'origine. Comme il a choisi le français pour sa langue d'écriture, dans son ancienne patrie, le romancier n'est connu que grâce aux traductions.

Ljubica Milićević est née le 25 avril 1949 à Zemun, dans l'ex-Yougoslavie, elle est venue en 1974 à Montréal, où elle a terminé ses études de philosophie et de littérature, et où elle vit à présent. À la différence de Rajic, émigrant pour des raisons politiques, pour Ljubica Milićević cette opposition entre le présent et le passé, qui fait naître le sentiment de non-appartenance et de solitude, est surtout d'ordre affectif. Comme elle le dit dans une interview à la Radio-Canada, « l'émigrant n'est pas seulement écartelé entre deux langues », mais il est aussi « coupé de ses racines affectives », et « cette dualité d'appartenance, la langue qui efface et crée des attaches », est un des thèmes importants de son œuvre. Ljubica Milićević, romancière canadienne d'origine serbe, a envoyé un message philosophico humaniste prêchant la tolérance envers



l'Autre dans son roman *Le chemin des pierres* et en peignant les problèmes identitaires dans son ancienne patrie. La même année, en 2002, elle a publié le roman *Marina et Marina*, où elle raconte l'histoire d'une amitié perdue et retrouvée entre deux petites filles, de deux ethnies différentes dans un petit village de Kosovo. Dans le passé, les deux communautés vivaient en paix, en bons voisins qui se respectaient et s'entraidaient. Les adultes introduisent conflits, guerre et intolérance de toute sorte dans le monde harmonieux des deux Marina, mais leur amitié se montre plus forte que la haine ethnique ou religieuse imposée par leurs parents.

La tolérance, le rapport envers l'Autre, l'altérité, le déracinement, le dédoublement et le besoin d'exprimer ses souvenirs dans une langue autre que sa langue maternelle sont des sujets typiques aussi bien dans l'œuvre de Ljubica Milićević que dans celle de tout écrivain migrant. La problématique de l'altérité dans la littérature francophone se prête ici à un vaste champ de réflexion, où les valeurs modernes et traditionnelles, objectives et subjectives, apparaissent de manière saisissante. Le regard sur soi – dans le sens du dédoublement ou de la distanciation – et/ou sur l'autre – différent de soi – permet d'affirmer une identité tantôt intime, tantôt plurielle et complexe. De manière générale, nous pouvons constater que quatre mouvements structurent les romans de l'écrivaine Ljubica Milićević: l'affirmation de soi grâce à l'autre, l'espace-temps de l'altérité, la subjectivité de l'altérité, l'assassinat et la découverte de l'autre. Désirant s'affirmer dans un autre espace, elle a quitté son pays natal et dans sa ville d'adoption située sur le majestueux fleuve Saint-Laurent, elle est confrontée au problème de l'identité par rapport à l'Autre et dans cet Ailleurs choisi elle se souvient de Belgrade, au bord du Danube, le pendant européen du célèbre fleuve dans le Nouveau Monde. Marquée par son passé et en pensant à son avenir, comme la plupart des émigrants, elle embrasse la carrière d'écrivaine pour bâtir des ponts entre la culture dont elle est issue et celle de ses nouveaux compatriotes. Philosophe, elle aime citer la phrase de Heidegger exposée dans sa *Lettre sur l'Humanisme* que « la langue est la maison de l'être » et – tout en gardant la culture et la tradition de sa patrie et sa mémoire, voire, ses souvenirs et ses racines affectives – elle rejoint d'autres écrivains migrants montréalais, ayant adopté la langue française et qui, au dire de Carmen Mata Barreiro, « colorent la langue de Montréal des accents d'un ailleurs, mémoire sonore et revendication du respect de l'altérité » (Mata Barreiro 2003:321).

Pour la romancière, « l'écriture est un acte de perfectionnement ». Ce désir de perfectionnement n'est pas valable seulement pour l'écriture; c'est aussi le besoin de l'écrivaine migrante de se frayer un chemin vers l'avenir prospère, de se recréer un foyer dans le pays d'adoption et de se faire comprendre par l'Autre. Pour se faire comprendre, il faut d'abord puiser dans ses bagages mentaux et présenter les habitants, la culture et la littérature de son pays d'origine et ce besoin est commun pour tout écrivain migrant. C'est pourquoi les histoires des romans *Le chemin de pierres* et *Marina et Marina* de Ljubica Milićević commencent en ex-Yougoslavie et ensuite les héroïnes quittent leur patrie et viennent s'installer au Canada, dans le nouvel entourage de la romancière. Le passage spatiotemporel est effectué, les souvenirs restent dans le passé et l'écrivaine et des héroïnes de son nouveau roman se sont bâties une nouvelle identité. Mais, pour y parvenir, il fallait d'abord raconter son histoire d'un ailleurs lointain et inconnu aux nouveaux compatriotes.

Ljubica Milićević a intitulé son troisième roman *Le Chemin des pierres* au nom d'une route dans son pays d'origine, en souvenir d'une ancienne religion des bogomiles, les *Aimés de Dieu*,



considérés comme premiers Cathares, refusant de séparer le Spirituel du Matériel, et dont le père du héros principal prétendait descendre. Le roman est composé en diptyque, dont la première partie raconte les souvenirs de Mala, la *menue*, jeune femme qui avait quitté la Yougoslavie pour s'installer à Montréal et qui y revient vingt ans plus tard pour enterrer sa mère; la deuxième partie raconte l'histoire douloureuse et l'exode de Valentin, d'Emina et de la mère de la jeune femme de la ville de Sarajevo, assiégée lors des luttes récentes en Bosnie. Le roman s'ouvre sur les funérailles de la mère de l'héroïne et il se clôt sur le récit de la mort du jeune peintre Valentin, ami d'enfance, mentor et le confident de Mala. La romancière décrit d'abord les coutumes orthodoxes où des pleureuses (« narikače ») crient leur douleur et à la fin la coutume musulmane de laver le cadavre du défunt pendant que les femmes chantent une berceuse.

Les souvenirs d'enfance, son attachement à son pays d'origine et son humanisme profond, sa tolérance et son pacifisme ont inspiré Ljubica Milićević pour écrire son roman *Le chemin des pierres*. Au dire de Lucie Lequin, cet ouvrage « met en scène le sentiment d'étrangeté ». « Sa ville natale n'est plus que guerre, haine et peur », tandis que « le Québec, lieu habité, à peine évoqué, est associé à la sécurité, à la liberté d'être et de porter son nom » (Lequin 2008: 23). Davantage fiction de soi que roman sur l'exil, cette oeuvre est une mise en question du mal impudique impuni et inhumain qui se fait au grand jour, sans obstacle, sans scandale. En effet, ce roman, cet appel à la paix et à la cohabitation en bons voisins est marqué par la dualité de la romancière, la narratrice installée à Montréal. Au moment de la rencontre des héros principaux, Mala se sentait être « une fausse orpheline », puisque son père, « un responsable de l'armée, venait d'être mis en prison pour avoir comparé le régime au souffle capricieux du vent », ce qui est une critique virulente du communisme. La famille vivait à Zemun, la ville sise sur la rivière Sava, en face de Belgrade, dans le quartier huppé marqué par l'architecture autrichienne, puisque, autrefois, Zemun, c'était la frontière entre l'Empire austro-hongrois et l'Empire ottoman. Mala et sa mère habitaient toujours un élégant cottage, mais il leur manquait de l'argent. La mère tuberculeuse a dû entrer à l'hôpital que les habitants appelaient « Bežanijska kosa », « la Place des Égarés ». Pour y arriver, il fallait monter l'escalier de fer de « Kalvarija », « le Chemin des Martyrs ». La place des Marronniers rappelle les fruits de l'*AEsculus hippocastanum*, de châtaignes de cheval et le fait que, durant l'occupation des Balkans, les Turcs nourrissaient leurs chevaux à la purée de marron, d'où le nom latin donné au fruit du marronnier.

La romancière mêle les descriptions poétiques de l'amitié de Mala et de Valentin avec les descriptions érudites des événements historiques et des passages de différents conquérants sur la région de la Pannonie et celle des Balkans. Pour avoir construit leurs maisons au carrefour des routes et des civilisations les Slaves du Sud n'ont jamais pu jouir d'une paix durable. Les jeunes gens en face du gigantesque fleuve argenté ressemblant au dragon ne sont que deux brins de roseaux pensant face à l'univers et à l'éternité. L'élément fluide et l'élément aérien rappellent les anciens philosophes grecs et leur message que l'homme doit rester proche de la nature.

La romancière renseigne le lecteur que sa ville natale a donné au monde l'une des actrices les plus connues car Gloria Swanson, vedette de *Sunset Boulevard* n'est autre que Franciska Fefer, enfant du pays, fille d'un boucher et petite-fille d'Antun Vilhelm, qui tenait le plus grand café de la ville dans un immeuble en fer de cheval transformé plus tard en bibliothèque. La pré-



sence des Allemands et des Hongrois à Zemun se fait toujours sentir et la tolérance y régnait entre les voisins. L'écrivaine envoie ce message aux lecteurs de son ancienne patrie de même qu'aux lecteurs du monde entier.

Dans son premier roman *La ligne gothique* (Caccia 2004), Fulvio Caccia nous offre un espace imaginaire aux multiples fils intertextuels démontrant tout à la fois l'interférence des souvenirs de l'auteur dans son pays d'origine, les tendances du roman migrant québécois contemporain et enfin l'universalité de l'écriture. L'histoire ressemble à un rêve éveillé ou à un cauchemar plutôt qu'à un événement réel. Et qui plus est, La ligne gothique séparant l'Orient et l'Occident est aussi la ligne invisible unissant l'Europe et le Nouveau Monde. En bon romancier, Fulvio Caccia s'inspire d'une histoire personnelle racontée par son père, participant à un groupe de résistants de la région de Viareggio après l'effondrement italien de 1943, pour universaliser l'histoire et montrer, le cas échéant, les malheurs qu'un régime totalitaire peut causer.

Ce n'est pas par hasard si le personnage principal s'appelle Hunt – la chasse, car c'est aussi le nom du romancier – Caccia. L'écrivain, lui aussi, part à la recherche de ses racines. C'est pourquoi le héros du roman rentre en Italie, en tâchant de réconcilier les deux côtés de la Ligne gothique, le côté occidental et le côté oriental. Ce n'est pas par hasard non plus si l'une des héroïnes s'appelle Prudence et l'autre Lucia, celle qui doit « éclairer ». Des personnages masculins portent des prénoms ou des noms slaves : Dimitri, Zoran (celui qui est né à l'aube), Marcovic (fils de Marco), Starcevic (le vieillard). Dans le texte du roman, il y a beaucoup de toponymes, qui révèlent l'origine slave du romancier: le Mont Slabor (le mont de l'assemblage), avenue Nevretka (sans retour), Tujevac (l'étranger), pour ne mentionner que les plus fréquents. Sans faire d'allusions ouvertes, l'écrivain nous laisse deviner que le lieu d'action se situe quelque part en Europe de l'Est, probablement en ex-Yougoslavie, car il est évident que Ramontel se trouve dans un état ex-communiste (Caccia 2004: 45). Mais, l'équivoque est voulu et volontaire, le romancier dénonçant tout régime totalitaire et prêchant pour la liberté démocratique. Fulvio Caccia a choisi l'Europe pour scène d'action de son premier roman *La ligne gothique* pour rester fidèle à ses origines italiennes. L'histoire de *La ligne gothique* pourrait être celle de son auteur ou celle-là de son père. Mais, grâce à la cristallisation du processus artistique et au brin du mystique et du métaphorique, c'est une histoire atemporelle, qui concerne tout le monde.

Naïm Kattan est un écrivain québécois d'origine juive irakienne. La destinée des héros de *Farida* se déroule à Bagdad. À la veille de la Deuxième guerre mondiale, Bagdad commence à perdre son aspect de la ville orientale aux ruelles tortueuses, pleines de poussière pendant l'été torride et boueuses en hiver. À l'emplacement de l'endroit ayant servi aux promenades de dimanche s'érige un nouveau quartier. Cette banlieue, nommée Battawiyeen, sert de scène dans le roman *Farida*, symbolisant l'ascension des héros sur l'échelle sociale. Généralement, le quartier qu'ils habitent indique aussi la position sociale des personnages.

Pour tout traducteur les textes de Kattan représentent un défi. Dans *Farida* il traite ses sujets favoris : le colonialisme, les quatre religions principales, les langues parlées et les ethnies habitant Bagdad en bons voisins. La position de la femme juive et de la femme arabe est étrange pour des Européens et la rebelle Farida, qui ose braver sa famille et les coutumes pour devenir d'abord la chanteuse dans un malha et ensuite l'amante du chef de police, un musulman influent, est aussi pittoresque que mystérieuse. Les descriptions des fêtes juives et des noces et



festivités musulmanes, des plats et des chants sont aussi peu connus pour le lecteur occidental et représentent un défi pour le traducteur.

Le Canada est incontestablement l'un des pays dont la littérature présente l'image faite de différentes facettes dues à l'enrichissement par des émigrés ayant apporté dans leurs bagages mentaux les souvenirs de leurs pays respectifs. Cette richesse est bien illustrée par l'œuvre d'un de ces romanciers les plus réputés, par celle de Naïm Kattan. Grâce à son errance et à son expérience d'émigré, ce possesseur de deux cultures, celle de l'Orient et celle de l'Occident, a su nous les rendre familières au travers de ses visions dans ses livres.

Depuis quelques années, les cultures migrantes ont profondément changé le système littéraire au Canada, en particulier celui du Québec. Par le trésor culturel millénaire rapporté dans leurs bagages mentaux des pays dont ils sont originaires, les œuvres des écrivains migrants représentent un défi considérable pour l'axiologie de la canadienité ou de la québecité. Elles véhiculent des repères culturels qui n'ont aucun rapport avec la genèse parfois difficile de l'espace francophone au Nord de l'Amérique, ce qui offre un chemin tout aussi sinueux que mystérieux dans de nouvelles connaissances au niveau du discours de l'Histoire littéraire. L'auteure de cet essai s'est rapprochée de cette problématique en s'inspirant des ouvrages traduits. Par exemple, à partir des rapports de trois générations de femmes dans une famille chinoise du roman *L'ingratitude* de Ying Chen, nous observons le travail de ce rapprochement culturel particulièrement délicat et en même temps enrichissant, passant par la tradition millénaire orientale, par l'influence littéraire occidentale en guise d'enrichissement de la littérature contemporaine du Nouveau Monde francophone, voire de la littérature québécoise actuelle. Dès les premières lignes du roman, on s'aperçoit que la romancière connaît bien la littérature française. Mais, des tons ironiques rappellent bien la philosophie millénaire du peuple dont Ying Chen est issue. Elle nous apprend que le suicide est considéré comme un acte criminel, en quoi la foi bouddhiste rejoint la foi chrétienne. Pour le traducteur serbe, la phrase de Ying Chen représente un défi. Vu le fait que le français de la romancière est fortement influencé par son chinois. Elle écrit par des phrases courtes reflétant l'alphabet pictographique de sa langue maternelle. De plus, elle aime mettre le verbe seulement dans la première phrase et il est sous-entendu dans celles qui s'en suivent. Le serbe étant basé sur la grammaire latine, avec les trois genres et les sept cas, le traducteur doit suivre la pensée de la romancière pour deviner le sens exact des phrases en cascades. Tenant compte du fait que la société serbe était très patriarcale, la place de la mère dans la famille était liée au foyer et aux enfants. Cela explique pourquoi les rapports entre la mère et la fille dans *L'ingratitude* ont suscités un grand intérêt auprès des lecteurs serbes.

Pourtant, il ne faut pas oublier que les auteurs originaires de Québec ont marqué la littérature contemporaine autant que des auteurs québécois migrants. Dans son huitième roman, *La Maison Trestler ou le 8^e Jour d'Amérique* (publié en 1984, réédité en 1995), Madeleine Ouellette-Michalska met en question l'histoire et le mythe de l'Amérique en écrivant une saga familiale. Mais, tout en racontant l'histoire de la famille Trestler, qui vivait au XIX^e siècle dans une maison hantée de souvenirs, d'intrigues, d'événements tragiques personnels ou historiques, la romancière traite le problème identitaire omniprésent dans la littérature québécoise.

Le Québec est réputé par son ouverture envers des immigrants, qui enrichissent la culture et la littérature de leur pays d'adoption. Mais pour que les habitants de cette province cana-



dienne puissent vivre en harmonie avec leurs voisins, il faut qu'ils se connaissent mutuellement. Madeleine Ouellette-Michalska y apporte son obole en s'inspirant pour son roman des événements historiques, tout en effaçant adroitement les frontières de la réalité et de la fiction. Le roman est écrit en français « traditionnel », mais la romancière y mêle des expressions et des mots québécois, pour donner la couleur locale à son ouvrage. Lorsqu'elle parle de la visite officielle de la reine Elisabeth II au Québec, l'écrivaine dit ironiquement que « les salades, viandes, vins, fromages et petits pois ont été importés de France, mais les serveurs et les têtes de violon de potage sont du pays » (Ouellette-Michalska 1984: 243). C'est justement le mot « la tête de violon de potage » qui représente un défi quasiment insurmontable pour le traducteur, car ce mot n'existe ni dans les dictionnaires français ni dans les dictionnaires québécois. Nous avons dû passer par le latin pour découvrir qu'il s'agissait d'une espèce de fougère dont le nom serbe est *orlova paprat*. Pour le découvrir, il fallait savoir que cela se mange comme salade, à la vinaigrette et seulement à l'époque où la plante est toute jeune. Pour protéger l'espèce autochtone, il est interdit par la loi d'arracher la plante, mais cela ne fait qu'augmenter l'appétit des gourmets, en quoi des Québécois et des Serbes se ressemblent.

Gaëtan Brulotte, une figure imposante de la littérature québécoise et auteur d'une dizaine de livres. Le personnage principal de son roman *L'Emprise*, Barns est observé par un écrivain nommé Block en quête d'un nouveau personnage. D'autre part, l'héroïne est appelée Berthe et le romancier s'appelle Brulotte. L'écrivain parle de l'indécence de la lettre B à cause de ses courbures et, en excellent connaisseur de la langue, il écrit la page soi-disant tirée du roman de Barns exigeant du traducteur de la bravoure pour traduire en sa propre langue 53 mots commençant par l'obscène lettre B. Parmi les plus décents et les plus faciles à traduire notons « blesava njuška », la gueule pour la « bouille » et « buzule » pour les « babines ». Le roman *L'Emprise* est un livre pour des connaisseurs des finesses de la langue française, puisque delà le mot du titre est difficilement traduisible.

Pour terminer notre analyse sur le point d'impact des traductions serbes des auteurs québécois, nous allons mentionner l'essai *Sous l'arche du temps* d'Hélène Dorin, figure phare de la poésie québécoise, romancière et essayiste. « La poésie permet de poser des questions, et donne la capacité d'habiter le monde, de bâtir des ponts entre ce monde et soi », ne cesse-t-elle de répéter dans son essai et dans ses poèmes, dans lesquels elle chante, jour après jour, le mystère et l'étonnement d'être vivante. Si la poète cherche à établir l'unité entre la nature et l'être dans le monde en perpétuel mouvement, la philosophe réfléchit sur ses recueils et explique son procédé d'écriture. Un critique français a qualifié le travail d'Hélène Dorin de « poésie de l'inquiétude, hantée par la précarité de l'existence humaine ».

La diversité des ouvrages traduits, les auteurs appartenants aux différentes ethnies, confessions et générations, a été bien accueillie par le public serbe. Les cultures et les coutumes auxquelles appartiennent des écrivains et les spécificités de leur style ont su trouver des adeptes. Les questions politiques, socioculturels ou psychologiques sont familiers aux lecteurs d'un pays à la littérature périphérique et y ont laissé des traces visibles.



Bibliographie

- Barreiro Meta, Carmen. « L'écriture migrante au féminin au Québec: apports spécifiques » 189-199. In *1985-2005, vingt années d'écriture migrante au Québec. Les voies d'une herméneutique*, Université Michel de Montaigne, Bordeaux 3, 2008.
- Caccia, Fulvio. *La ligne gothique*, Triptyque, 2004.
- Chen, Ying. *L'ingratitude*, Montréal, Leméac, 1995.
- Dorion, Hélène. *Sous l'arche du temps*, Leméac, 2003.
- Kattan, Naïm. *Farida*, Montréal, HTM, 1991.
- Lambert, José. « Les relations littéraires internationales comme problème de réception. Production – Tradition – Importation », *Revue canadienne de littérature comparée*, 1980, VII, 2, 246-252, 247)
- Miličević, Ljubica. *Le Chemin des pierres*, Leméac, Montréal, 2002.
- . *Marina et Marina*, Laval, Trois 2002.
- Nadeau, Marcel. « L'Emprise ou l'envers d'une psychiatrie », *Bulletin du Cercle Gabriel-Marcel*, Trois-Rivières, novembre 1979.
- Ouellette-Michalska, Madeleine. *La Maison Trestler ou le 8^e Jour d'Amérique*, Montréal, Québec/Amérique, 1984.
- Rajic, Négovan. *Vers l'autre rive. Adieu Belgrade*, L'Âge d'Hommes, Genève, 2000.

